

ALEXANDRE ZINOVIEV

L'ANTICHAMBRE
DU PARADIS

TRADUIT DU RUSSE PAR
WLADIMIR BERELOWITCH

DE QUOI SERA-T-IL QUESTION ?

De quoi sera-t-il question dans ce livre ? Pour parler franchement, je n'en sais trop rien. Tout ce que je peux dire de précis, c'est que j'ai l'intention de raconter comme notre terre est belle et comme il fait bon y vivre. Quant à savoir comment je vais m'y prendre, c'est hors de ma portée. Vous croyez peut-être que je fais le pitre ? Voyons : est-ce que, quand on projette un nouvel et bel immeuble, on prévoit des punaises, des cafards, des robinets défectueux et des voisins querelleurs ? Et pourtant, toutes ces charmantes petites choses s'y installent bel et bien. Elles s'installent sans intervention extérieure. De leur propre chef. Ou, comme disent nos philosophes, d'une façon immanente et même spontanée. Ou bien prenez cet autre exemple : lorsque nos classiques élaboraient la plus avancée des doctrines philosophiques, pouvaient-ils prévoir que des termes comme « immanent » et « spontané » viendraient s'y infiltrer, tels les punaises et les voisins querelleurs dans les immeubles neufs ? Ils ne sont pas de chez nous, ces petits mots ! A coup sûr, les classiques de notre doctrine voulaient dire : « ça va tout seul », ou « ça vient du bide ». Des exemples, comme celui-ci, je pourrais vous en citer par tombereaux entiers.

C'est comme le dit une page de « l'Evangile selon Ivan » (je vous raconterai à l'occasion ce que c'est exactement) :

Si l'on fait le bilan, nous eûmes peu de caresses, Pas de conseils profonds, de virile tendresse ; En nuits d'amour non plus, nous n'étions pas vernis. Et puis, disons le mot, ça n'avait rien d'une vie. Pourtant, ces caresses, nous en étions lassés. Le sérieux, la sagesse, nous en avions soupe. Pour nous, la seule façon d'atteindre le bonheur, C'était se réunir comme des conspirateurs.

Les gars, nos vies ont pris des cours bien différents. Les uns reçurent du plomb, et d'autres de l'argent. Les uns ont disparu sans même laisser de trace, Les autres, en liberté, sans crainte se prélassent.

Et cependant, le temps s'en va comme un éclair. Nous ne nous verrons plus jamais, les gars, sur terre. Mais d'autres surgiront. Nous ressusciterons Et eux nous compteront pour une génération.

Donc, on lit cette page. On adopte une humeur mélancolico-solennelle. On s'apprête à verser une larme. Et vlan ! Dès la page suivante, on lit ça :

Le temps viendra, mes frères, le temps viendra.
Nous braillerons tous de concert un triple hurrah.
Jusqu'à la chiasse bâfrerons.
Comme des bûches, ronflerons.
Le reste, mes enfants, ne vaut un œuf pourri.
Oui, oui, c'est comm'j'vous l'dis.
Roter à force de bouffer,
Bâiller à force de roupiller :
Y a vraiment que ça qui compte dans la vie.

Essayez seulement de leur interdire ce genre de petites plaisanteries. Leur interdire à qui ? Aux gens, quelle question. Pas aux chefs ni à leurs larbins, bien sûr. Eux, il n'y a rien à leur interdire, puisque de toute façon c'est là-dessus qu'ils tiennent. Moi, je suis avec les autres, c'est-à-dire les gens. Or, mes enfants, les gens, ça ne se contrôle jamais complètement. Les gens, on a beau dire, il leur arrive parfois de faire de ces choses, il y aurait de quoi perdre ses bonnes manières. Bref, c'est comme il est dit dans « l'Évangile » déjà cité :

Même le Sauveur, en sa sagesse,
N'eût certes jamais pu prévoir
Que des poivrots disent leur messe
En plein milieu d'un dépotoir.

Et puis, je dois l'avouer, ce livre contient bien des passages ennuyeux. Mais ne vous hâtez pas trop de les sauter, car c'est avec la compréhension qu'on atteint la vraie gaîté.

Moscou, 1977.

LE COMMENCEMENT DE TOUT

VILLES

Presque toutes les villes du Pays portent le nom du Guide actuellement en vigueur (et dont la vigueur semble bien devoir se prolonger *ad vitam aeternam*). C'est Guidergrad, Guidergorod, Guiderstadt, Guidersk, Guideratsk, Guideransk, Guidereïsk, Guideraïsk, Guiderouïsk, Guiderpouïsk, Guideroutsk, Guiderogorsk, Vlaguidostok, Guiderabad, Guidan-Guidé... Ah, il y en a des villes dans notre Pays ! Il y a même Guida-Ata et Aguidjan... Et même Guilag, Maguidan et Kalym-guide. C'est fou ce qu'il y a de villes de toutes sortes dans notre Pays ! ! Pourtant, comme il est dit dans le poème d'un grand poète national de la Région Autonome de Guiderdada,

Et où que tu perchches,
Et où que tu trottes,
En sablots ou en bottes,
Dans les fleurs ou la crotte,
La seule ville que tu cherchches,
Où les routes converchchent,
C'est la ville de Guiderchche !

IMPULSIONS

Lorsqu'un collaborateur d'un organisme quelconque est envoyé en mission dans une de ces innombrables Guidergrad, Guideroutsk ou autres, ni lui, ni les instances responsables ne savent jamais dans quelle ville il finira par atterrir. A quoi bon le savoir d'ailleurs ? A quoi bon s'encombrer de paperasseries inutiles et remplir sa cervelle de mer..., pardon, de futilités de toutes sortes ? Car elle est déjà si pleine, cette cervelle, qu'une nouvelle futilité n'y trouverait guère de place. Or notre collaborateur doit encore passer un examen partiel à

l'Université du Soir de Marxisme-Léninisme, sur le dernier discours (qui est loin d'être le dernier) du Guide. En outre, toute Guidergrad ou Guiderground qui se respecte possède l'organisme ou l'entreprise où notre collaborateur doit remplir sa mission : il y trouvera toujours le problème brûlant à résoudre ou bien la méthode parfaite pour résoudre un problème de la capitale, ce qui est sa mission, à lui ou à un autre. D'ailleurs il importe peu de savoir qui est envoyé exactement en mission et si même il est envoyé ou non. Comme l'a dit une fois de plus notre grand poète national (ou peut-être un autre, mais qu'importe ?), dans un poème consacré au dernier discours (mais, je le rappelle, qui était loin d'être le dernier !) de notre guide : Nous autres, nous bossons sur un problème centrâââ : Y faut lutter contre l'danger d'uné casse-pipe mondiâââ. Donc le Chargé de mission reçoit les papiers qu'il lui faut, une avance, et se dirige sur le champ vers le bouiboui le plus proche, se siffle, sans même casser la croûte, un verre de la première saloperie venue (Pourvu que ça titre, il n'en faut pas plus !) et se rue à la gare pour acheter son billet. Là, il se plante, c'est tout naturel, au guichet où il n'y a personne.

- Tu sais pas lire ou quoi, hurle la caissière indignée : ici, c'est pour les places réservées ! Qu'est-ce que c'est que ces gens-là !

Ainsi remis à sa place, notre Chargé de mission gagne une longue file d'attente. Pas la plus longue toutefois, mais celle qui est un peu plus courte que l'autre. Parce que la plus longue, ce n'est même pas la peine de s'y mettre, vu que c'est perdu d'avance. Il fait donc la queue dans la queue la plus courte (justement, c'était celle des chargés de missions, quelle veine !), c'est-à-dire qu'il demande qui est le dernier arrivé, annonce qu'à présent, c'est lui le dernier, déclare au nouvel arrivé suivant qu'il est bien le dernier, apprend que ce dernier n'a pas l'intention de s'absenter, l'informe que lui, il va s'absenter pour une petite minute, bref il fait tout ce que doit faire un faiseur de queues expérimenté. Puis il se rue au bouiboui le plus proche, empoigne un verre de la première saloperie venue (faut que ça titre !) et le boit, toujours sans casser la croûte. S'il ne croûte pas, ce n'est ni par pauvreté, ni par avarice (Dieu merci, il pourrait quand même s'offrir un bonbon et puis il ne couve pas l'argent à ce point), mais c'est pour que le titre du liquide ne soit pas perdu pour rien. Lui, le titre, il aime bien les comptes ronds. C'est comme le dit « L'Évangile selon Ivan » :

Pour rendre la vie belle, il y a une recette :

- C'est sucer tendrement un liquide titré ;

Pas de casse-croûte : contentez-vous d'une chansonnette

Ou, dans les cas extrêmes, d'un juron très osé.

Ensuite, le Chargé de mission fait deux heures de queue sans avoir eu la possibilité de vider tout ce qu'il avait sur le cœur (or il en avait

bien besoin, mais la file d'attente ne convient pas du tout à ce genre d'exercices), à la suite de quoi il manque de passer tout son corps dans le guichet, tout en tendant des billets chiffonnés à une vieille et féroce caissière qu'il traite gentiment de « mademoiselle ». La voix glaciale de la demoiselle l'interrompt brutalement :

- Où tu vas ? Tu comprends le russe, oui ou non ? Je te demande où tu vas ?
- Citoyen, entend-on derrière, dans la queue, ne faites pas attendre tout le monde ! Vous n'êtes pas seul ! C'est inadmissible ! !
- Je dois aller à Guid... balbutie le Chargé de mission complètement désemparé.
- Parlez plus clairement, tranche la caissière. On ne comprend rien à ce que vous dites. Qu'est-ce que vous voulez ? Quel Guide... ?
- Faites cesser ce scandale, hurle la queue.
- Guidergrad ou Guideroutsk ? coupe la caissière, qui jouit de sa supériorité évidente sur le Chargé de mission (un intellectuel, à coup sûr !). Lequel des Guiderouïsk ? C'est qu'il y en a plusieurs. Vous voulez celui de la région de Guidersk ou bien...
- Oh, mon Dieu, marmonne le Chargé de mission, donnez-moi n'importe lequel. Même Guiderbourg si vous voulez.
- Arrêtez de me casser la tête avec vos histoires ! crie la caissière. Guiderbourg se trouve en France ou en Angleterre. Peut-être même au Chili. Si vous êtes étranger, allez voir au « Métropol » si j'y suis. Au suivant ! !...
- Rrr-r-r-brr-aa-ouuu-jj-zz..., entend-on dans la queue, qui tonne, siffle et tempête. Appelez la police ! C'est un voyou ! !
- Mais non, voyons ! articule le Chargé de mission, au bord des larmes. Moi, un étranger ?! Je ne me permettrais jamais ! Puisque je suis membre de... Je dois aller à...
- Toutes les places sont déjà prises, dit la caissière d'un ton plus conciliant. Tenez, il en reste une pour Guiderploumingsk. Vous la voulez ?...

Le Chargé de mission se saisit de son billet, se débîne vers sa maison, jette quelques chiffons dans sa valise déglînguée et se précipite à la gare, bien qu'il lui reste encore deux heures à attendre avant le départ du train. Pourtant, il sait bien pourquoi il lui faut se dépêcher : c'est que la gare est pourvue d'un restaurant ! Le voilà, ce cher petit resto. Pour un moment pareil, on pourrait même aller à Guidérouillis-les-Oies. La vie est belle !

- Cette place est libre ? Parfait ! Pas d'objection ? Permettez... Où allez-vous, si ce n'est pas un secret ? A Guiderbouzouk ? Ha-ha-ha ! Moi aussi, figurez-vous ? Alors au succès de notre grande tâche

commune ! Et, comme on dit, pour qu'ils crèvent tous ! Rappelez-vous ce que dit « L'Évangile selon Ivan » :

Séchez vos larmes, mes frères.

Personne ne vous les comptera.

Vaut mieux empoigner nos verres

Et boire, tant qu'on a l'estomac.

LES CHEMINS DE FER

Cependant le temps passe. Les compagnons de bouteille oublient leur mission respective, ouvrent grand leur cœur et sifflent la valeur de la moitié de la somme qui leur a été confiée. Le restaurant ferme. Alors seulement ils se rappellent pourquoi ils sont là, grimpent dans le premier train qui leur tombe sous la main (celui-ci va à Guiderbansk) et s'endorment paisiblement sur les filets à bagages, où les passagers pleins de bonté les ont hissés en joignant leurs efforts. Car les Russes, une fois qu'il ont réussi à pénétrer dans un wagon et à s'emparer des places qui leur reviennent, deviennent ces bons Russes à l'image desquels les Occidentaux persistent à croire dans leur naïveté.

Le train passe une foule de Guidergrad et de Guiderogorsk et notre Chargé de mission, après avoir bien dormi, se dirige au matin vers le wagon-restaurant, si le train en est pourvu, ou bien se cotise pour une bouteille avec des voisins volontaires, dont tout train, tout wagon, tout compartiment est abondamment pourvu. Le compagnon de la veille est déjà oublié, il est parti dans une autre direction. Mais les nouveaux sont prêts, eux aussi, à lui ouvrir leur cœur, à lui raconter ce qu'ils sont contraints de bouffer (pas de viande, une nuit de queue pour le lait, saucisson connais pas), avec qui ils couchent et comment, ce qu'ils portent, quels salauds ils ont pour chefs (les putes, ils bouffent comme des vaches, ils ont fauché tous les appartements, les maisons de campagne !), comme c'est dur d'élever des enfants de nos jours... Notre Chargé de mission voyagerait bien ainsi indéfiniment, mais ce serait compter sans l'employé de wagon qui, sans aucune pitié, éjecte notre homme complètement inconscient au premier arrêt, et par une nuit froide et pluvieuse encore. Et le plus étonnant de l'histoire, c'est que le Chargé de mission se retrouve précisément là où il devrait être. Guideransk, lit-il, abasourdi, abandonné sur le quai désert sous une pluie fine. Et, comme le dit « L'Évangile »,

Si tu es las, si le monde te barbe,

Si tes espoirs sont partis en fumée,

Patience, mon vieux ! Réfléchis et regarde

Si par hasard y aurait pas un buffet !

Et il se dirige vers le buffet de la gare.

DESTINÉES

Alors il voit s'approcher de lui une créature, qui ne peut être qu'extra-terrestre.

- Vous êtes de la capitale, camarade, demande la créature d'une voix qui a des relents de porto certains... mais oui, bien sûr, c'est le porto « Trois sept » !.. mon Dieu, se pourrait-il qu'on vende encore ici du porto « Trois sept »? !..
- On m'a chargé d'aller vous chercher, dit la créature. Et de vous conduire à l'hôtel. Peut-être voulez-vous qu'on fasse un saut au buffet ? N'ayez crainte, c'est moi qui régale. Bon, à votre arrivée !

Et l'on ne connaît pas un seul cas de toute l'histoire de notre Pays, où un homme placé dans cette situation ne se soit pas retrouvé là où il fallait, ou se soit trouvé là où il ne fallait pas. Car cet homme est un des nôtres. Et si même il n'était pas des nôtres, il se retrouverait précisément là où il faut qu'il se trouve.

- Chez qui tu vas, au fait, demande le Chargé d'accueil après un troisième verre.
- A la « Cybernétique », répond le Chargé de mission. Elle est plutôt dégueulasse, la bouffe, chez vous.
- Qu'est-ce que c'est que cette « Cybernétique » encore ? s'étonne le Chargé d'accueil. - Tu ne vas pas à la « Razinka » ?
- Qu'est-ce que c'est que cette « Razinka » encore ? s'étonne le Chargé de mission à son tour.
- La maison de fous. Pourquoi, tu n'es pas un...
- Non... Et toi tu n'es donc pas un...
- Non... Oh, et puis on s'en fout ! Allez, on s'en envoie encore un petit, on verra après. Notre hôtel est excellent, mon vieux. Il est dans le même immeuble que le centre de désintoxication. C'est très commode. Au besoin on te remet vite sur pied. Quant à ta « Cybernétique », tu peux l'envoyer balader. D'ailleurs il n'y a jamais eu de « Cybernétique » dans notre ville. Demain je t'expliquerai tous les tenants et les aboutissants. Bon, à ta santé !

Puis ils traversent toute la ville, bras dessus, bras dessous, et s'ouvrent mutuellement leur cœur. Et ils chantent une chanson inventée par Dieu sait qui et Dieu sait pourquoi : Va te faire foutre, poulette ! J'en trouv'rai d'moins fières. Une qui ait la gueule correcte, Qui soit bien en chair. Au carrefour de la rue du camarade Souslock et de l'avenue Klara Zézetkin, ils sont arrêtés par un milicien. Après avoir contrôlé leur identité, il leur annonce qu'ils se sont complètement trompés de

direction. La bonne direction, il n'en sait fichtre rien non plus, car il vient juste de terminer son école et n'est pas encore bien rôdé. Ils embarquent donc l'agent avec eux et retournent au buffet de la gare qui a déjà fermé. Ils se procurent un demi-litre de vodka chez le portier, pour le double du prix normal, et se la descendent immédiatement, au goulot, dans le square de la gare. Le Chargé de mission se réveille au petit matin dans un terrain vague, transi de froid et d'alcool. Ni argent, ni papiers, ni valise. Même la montre, ils la lui ont fauchée, les salauds. Et bien sûr, pas plus de Chargé d'accueil que de beurre en broche. La première idée qui vient à sa conscience balbutiante, c'est qu'à la suite de ses mésaventures, il y aura encore un rapport à son lieu de travail et qu'il aura des ennuis. Il fourrage donc dans un endroit connu de lui seul, où il a caché quelques petites économies, loin des yeux de sa femme, pour les cas d'urgence. La vie est belle, mes enfants, tout n'est pas encore perdu !

Et il se traîne à la recherche d'un quelconque bouibouï, tout en répétant, avec des larmes de dépit, ces belles lignes de « L'Évangile » :

Elle a tort, notre société continentale sans pareille, De nous faire la guerre comme à des moins que rien. Soixante ans ont passé et, en fait de merveilles, On piétine toujours : elle en est au même point.

Condamnés par la presse, tabassés au violon, Menacés par nos chefs qui agitent leurs foudres, Au plus noir de nos cures de désintoxication, Nous avons tenu bon ; allez donc vous faire foutre !

Nous ne les gênions pas dans leur tâche grandiose, Et même nous tâtâmes du Pavlov à l'école. Mais au lieu de la bave conforme à la gnose, Nos réflexes rétifs faisaient couler l'alcool.

On eut droit aux piqûres, aus psychiatres, aux flics, Et le laser, dit-on, est déjà programmé. Et nous fûmes gavés jusqu'aux pires coliques De Marx et de Lénine, étant rééduqués.

Mais même si ce délire doit durer plus d'un siècle, Aucune éducation ne nous brisera jamais. Ivrognes et poivrots ! Armés de nos bouteilles, Dégueulons tous en chœur sur l'ère du progrès !

Sans quoi les tenants de l'avenir sans nuages Au nom des idéaux deviendront enragés. Sans quoi les buveurs d'eau régneront sans partage Et l'univers entier n'aura plus qu'à crever.

NOTES SUR LE COMMUNISME

C'est à ce moment-là qu'un citoyen inconnu de Guidersk découvrit dans la cour de son immeuble une valise décrépite, qui contenait un cahier non moins décrépit et dont la page de garde portait ces mots terrifiants : « Notes sur le communisme ». Le citoyen garda la valise pour lui, mais porta le cahier à la milice. Il savait que ce genre de notes entraînaient un isolement psychiatrique (IP) à vie, avec privation du nom propre.

« Après tout, ce n'est pas une trop grande perte, se dit le citoyen (car c'était un homme instruit). Dans notre société, les caractéristiques individuelles des personnes n'ont pas plus de sens que des descriptions individuelles de punaises ou de cafards. »

NOTES SUR LE COMMUNISME

LE MAÎTRE

Le Maître est vieux, flapi, usé, ratatiné. Sur son visage gris et commun, on peut lire toute l'existence mortifère qu'il a passée dans cet établissement, dans les transports en commun bondés, les files d'attente, au lit avec une épouse aussi grise et ratatinée par suite d'une alimentation défectueuse, parfois dans une maison de repos, grâce à l'assurance sociale qui lui faisait une remise, le récompensant ainsi de son labeur dévoué pour le bien de et au nom de. A l'occasion du soixantième anniversaire, le Maître a été gratifié de la médaille « pour un labeur valeureux ». Modeste et parcimonieux, il ne la porte que les jours de fêtes ou bien lorsqu'il veut acheter plus d'une livre de beurre sans faire la queue : en effet, depuis le plénum de mars du Conseil Suprême du Parti (C.S.P.), qui a décidé d'augmenter la production des produits alimentaires, on ne donne pas plus d'une livre de beurre à une seule personne. Bien sûr, la médaille ne donne pas droit d'acheter des biens sans faire la queue, et tout le monde le sait parfaitement. Mais tout le monde sait non moins parfaitement qu'il ne vaut mieux pas avoir affaire à de vieux birbes médaillés, si on ne veut pas être mangé tout cru. Et le Maître le sait aussi. Bien que par nature, il ne soit pas querelleur, il s'efforce, depuis qu'on lui a accroché cette médaille, de se conformer à l'opinion publique. En quoi il ne réussit pas plus mal que les autres vieux birbes de son espèce.

L'ÉLÈVE

Si, dans le cas du Maître, il est impossible de dire comment il est habillé, l'Elève, lui, ne peut être décrit que dans sa tenue vestimentaire. L'Elève porte une veste étrangère à la mode. La veste est intitulée étrangère, parce qu'elle a été achetée à des spéculateurs pour

dans des magasins réservés, avec un argent spécial délivré uniquement à une liste de privilégiés. A vrai dire, le terme d'« argent » est employé ici seulement par tradition linguistique, comme Ta dit le Guide du Parti dans son discours sur l'adoption de l'échelle des talons-de-calcul intitulés « argent ». L'Elève tout comme le maître perçoit de l'argent de rang inférieur. C'est pourquoi il a dû payer près de trois mois de salaire pour sa veste. L'Elève est soucieux et écoute distraitement ce que lui dit le Maître. Il s'est marié depuis peu. Il y a été contraint, par un stupide concours de circonstances. S'il ne s'était pas marié, il aurait eu droit à coup sûr à un dossier chargé à l'Union de la Jeunesse Communiste (U.J.C.) et il aurait sûrement eu beaucoup de mal à décrocher la capitale. Ni les parents de l'Elève, ni ceux de sa femme ne veulent qu'ils vivent chez eux. On peut les comprendre : c'est déjà trop petit. Mais il est également impensable de louer une chambre dans les conditions de la cherté de la vie et de la crise du logement actuelles, qui, pour être provisoires, n'en durent pas moins depuis cinq ans. D'autant que des mesures sévères ont été adoptées à ce sujet et qu'il n'est pas facile du tout de louer une chambre, si ce n'est à la périphérie ou en banlieue. Ce qui signifie trois-quatre heures de transport par jour. L'Elève réfléchit donc intensément pour savoir comment il pourrait s'enfuir de ce « trou à rats » et se trouver une chambre. Mais fuir est impossible. Même ici, il a eu beaucoup de peine à s'installer et il lui a fallu pour cela accepter d'être un informateur hors cadres des Organes de la Sécurité de l'Etat (O.S.E.)

Quelle vie, se dit l'Elève. Deux jeunes gens ayant une formation universitaire gagnent à peine de quoi mener une vie misérable et sont condamnés à sacrifier toute leur existence pour recevoir dans leur vieillesse une chambrette minuscule et une médaille qui ne leur serviront plus à rien. C'est ça, votre communisme ? ! Mais ferme-la donc, vieux débile !

INITIATION

- Il y a bien des années, bougonna le Maître, nous avons ici un collaborateur par trop curieux. Il avait entrepris de collectionner des manuscrits de malades mentaux et de les garder chez lui. Pour l'époque, sa collection était énorme. Finalement, il se passionna tellement pour ses manuscrits qu'il prétendit un jour y trouver (et là eusement) des idées sensées. Bien sûr il fut arrêté sur je ne sais plus quel prétexte. Je crois qu'il avait modifié une ordonnance pour un médicament de quatre sous. Toujours est-il que le prétexte était parfaitement légal. La collection de manuscrits fut détruite. Tous les auteurs vivants furent trouvés et dûment isolés. Mais par la suite, on

eut l'idée de créer des archives légales de ce type. Et voilà comment, en une vingtaine d'années, nous avons amassé une gigantesque bibliothèque de manuscrits uniques. Pourquoi ces archives ? A en juger par l'énorme quantité de manuscrits qui arrivent, et aussi par leur contenu, la société réfléchit intensément sur elle-même, et dans une direction qui est loin d'être souhaitable. Combien de ces penseurs reste-t-il encore à découvrir ? Notre tâche n'est pas seulement de confisquer les manuscrits et d'isoler leurs auteurs, c'est aussi d'exclure la possibilité de leur venue, c'est donc une tâche prophylactique. Pour cela, il faut soigneusement étudier les causes de ce phénomène, apprendre à reconnaître ses signes distinctifs, trouver les traitements adéquats. Plus tôt nous connaissons l'origine de la maladie et son caractère, plus nous aurons de chances de conserver des citoyens sains et de préserver la société contre l'influence des malades. En outre, certains de ces manuscrits recèlent des idées très sensées et utiles. Nous devons les mettre en valeur et les placer à la disposition de l'Académie Unifiée des Sciences (A.U.S.), où on les répartit entre les savants de premier plan ou bien on les prépare pour une répartition entre les dirigeants du parti et du gouvernement.

Que devons-nous faire ? Voilà notre première tâche. Nous avons ici des dossiers réunis à titre indicatif sous le titre « Projet ». Vous devez déblayer le terrain, c'est-à-dire en faire une première étude, les organiser dans le système qui vous paraît le plus rationnel, en faire un inventaire général et une brève appréciation.

Le Maître s'en alla. L'Elève jeta un coup d'œil de détresse sur les rayonnages pleins de manuscrits, proféra un juron et se choisit au hasard un petit dossier sur lequel il lut, en lettres rouges : « Notes sur le communisme ». « Oh, oh, se dit l'Elève, voyons un peu ce que les dingues et les idiots pensent du communisme. Nous savons déjà ce qu'en pensent les gens normaux et les génies. Mais ce que je ne comprends pas, c'est comment il a eu le toupet d'écrire une chose pareille ? C'est que d'après l'article un du Code d'Acier (C.A.), c'est là le crime le plus grave qu'on punit de la peine capitale... »

PRÉFACE

Si j'écris cet ouvrage, ce n'est pas par vanité, mais parce que je suis mû par un sentiment de responsabilité. Je ne nie pas qu'il y ait des lois objectives de la société. Mais je sais aussi que le sort de l'humanité dépend également de ce que nous pensons et faisons actuellement. Lorsque des individus d'une espèce bien précise déversent des torrents d'ordures propagandistes et de démagogie sur notre tête, ils créent par là même une histoire qui les arrange bien. Alors pourquoi des gens qui pensent différemment ne pourraient-ils pas leur opposer leurs

propres réflexions ? Je sais que selon le C.A., l'étude de la société est une prérogative inaliénable du C.S.P. et que les personnes coupables d'étudier la société sans l'accord du C.S.P., commettent le plus grave des crimes. Je sais cela. Et je sais aussi ce que cette tentative me coûtera. Pourtant, je ne puis agir autrement.

PARADIS COMMUNISTE ET RÉALITÉ

Dans un manuel de « communisme scientifique », on trouvera les considérations suivantes. Sous le communisme, toutes les sources des richesses sociales couleront à flots. Le principe « de chacun selon ses capacités, à chacun selon son besoin » se réalisera. Un niveau de vie infiniment supérieur à celui de n'importe quel pays capitaliste sera assuré. Le travail cessera d'être un gagne-pain. Les rapports humains se libéreront pleinement de tout calcul d'intérêt. L'homme aura la possibilité de puiser gratuitement dans les réserves sociales tout ce qui lui est nécessaire pour l'existence et une vie culturelle. De la sorte, il sera libéré de tout souci pénible du lendemain et pourra se consacrer à des intérêts élevés. Le développement universel garantira la liberté de la personne ainsi que les droits politiques et civiques des citoyens. Une égalité et une liberté parfaites s'instaureront. Les activités différentes ne mèneront plus aux privilèges et à l'inégalité dans la possession et la consommation. Les mesures de coercition n'auront plus aucune raison d'être. Les rapports de domination et de subordination feront place à une libre collaboration. L'État en tant qu'organisation politique cessera d'être nécessaire. Toute réglementation politique cessera d'être nécessaire. Toute réglementation juridique aussi. Les méthodes de persuasion prendront entièrement le relais des mesures administratives et coercitives. L'autogestion sociale s'effectuera dans une atmosphère d'information complète et publique et d'une grande participation complète et publique et d'une grande participation de tous à l'œuvre commune. La raison humaine se déploiera dans toute sa puissance gigantesque. Le niveau moral, les rapports entre les hommes atteindront un niveau de culture vertigineux. De nouvelles exigences éthiques se développeront pleinement, de même que la solidarité, la bienveillance mutuelle, l'esprit collectiviste qui fera de chacun un membre de la grande famille humaine. L'union, la coopération, la fraternité seront les principes qui régiront les rapports entre les hommes et les peuples. Et ainsi de suite, dans le même style.

Pour le moment, nous assistons à tout le contraire. Une inégalité sociale et économique criante. Une oppression de masse. Désinformation. Mensonge. Gabegie. Un niveau de vie misérable pour la majorité. La haine. La pénurie de tous les produits de première nécessité. Files d'attente. Arbitraire complet. Fixation au lieu de

résidence et au lieu de travail. Abus de pouvoir. Pots de vin. Cynisme. Dépenses inutiles. Persécutions de l'intelligentsia pensante. Oppression de peuples voisins. Créunisme de la direction. Vantardise. Démagogie. Flagornerie. Ennui général. Criminalité de masse etc. Tout ceci est maintenant bien connu. Bien peu croient au paradis communiste tel qu'il a été décrit plus haut.

Mais ce manque de foi n'affecte en rien la force de la société communiste réelle. Celle-ci se fortifie et s'étend, contaminant le monde entier. Ses prétentions à la domination mondiale sont fondées. Naturellement, quelques problèmes surgissent. Les tares que j'ai citées sont-elles provisoires ou sont-elles des compagnons inévitables du communisme réel ? Le communisme réel approchera-t-il un jour de son bel idéal ? Jusqu'où le communisme peut-il pousser ses tares ? Y a-t-il au sein de la société communiste des forces capables de mettre des limites au déchaînement de ces tares ? Il est évident qu'il est impossible de résoudre ce type de problèmes sans une étude sérieuse de la société communiste. Repousser leur solution à un avenir indéterminé en escomptant que l'expérience de l'histoire fournirait des réponses, est pour le moins stupide, sinon criminel, car l'histoire pourrait répondre très bientôt par un « trop tard ! » impitoyable !

CONVERSATION AVEC LE MAITRE

- Je ne vois aucun indice de maladie mentale dans cet écrit, dit l'Élève.
- Mais vous savez bien, répondit le Maître, que selon le C.A., le fait même d'avoir rédigé un manuscrit pareil est un crime, indépendamment de son contenu. La commission spéciale a décidé, en guise de mesure de rétorsion, de reconnaître son auteur comme malade mental de la catégorie supérieure. De sorte qu'à présent, on ne peut même plus savoir qui est cet auteur. Vous aurez encore souvent l'occasion de tomber sur des cas comme celui-ci. Pour les objectifs que nous visons, il n'est nul besoin de connaître concrètement les auteurs.
- Mais enfin, dit l'Élève, la pensée d'un homme dépend bien de ses particularités.
- Non, répondit le Maître.

Nous avons affaire à des indices de maladies sociales qui sont situées hors du temps et hors situation. Mais si vous tenez, dans les intérêts de votre recherche, à faire la connaissance du contingent actuel des malades et des méthodes de soins, je peux vous donner un ordre de mission pour la clinique. Pourtant je vous assure que vous serez déçu. La seule chose qui présente de l'intérêt, ce sont les textes, les textes en soi, dépersonnalisés.